

Il traverse la Seine et se fait descendre

La voiture roulait lentement, rasant au plus près le trottoir. Prudent, le conducteur avait allumé ses feux de détresse bien que la circulation soit nulle en cette fin de nuit.

Penché en avant, il essayait d'apercevoir la Seine à travers les trombes d'eau qui tombaient sans discontinuer depuis la veille. Soudain, il vit la passerelle. Il ralentit encore, cherchant un endroit pour se garer. La bordure était trop haute pour qu'il se range sur le trottoir. Aussi abandonna-t-il sa voiture sur la chaussée.

Lorsqu'il en débarqua, il fut happé par l'ouragan qui déferlait sur Paris. Il releva le col de son imperméable vert, en serra la ceinture. Puis il s'avança vers le pont. Parvenu au milieu de celui-ci, il eut peur d'être emporté tant les bourrasques étaient violentes. Il s'accrocha nerveusement au garde-corps et jeta un bref coup d'œil au fleuve convulsé. De courtes vagues désordonnées s'entrechoquaient en soulevant des panaches d'écume grisâtre. Un instant, il subit l'attraction morbide de l'eau noire et du vide. Sauter pour en finir avec cette histoire démente. La mort, ce devait être ça, un tourbillon liquide, livide et glacé.

Il se ressaisit et reprit la traversée. Il aperçut la masse sombre d'un véhicule. Alors qu'il s'engageait dans l'escalier, il vit la vitre du conducteur descendre lentement. Il eut ensuite le temps de distinguer le canon d'une arme d'où jaillit une flammèche. En même temps qu'il entendit la détonation, une horrible douleur lui déchira la poitrine. Deux autres projectiles l'atteignirent, l'un au torse, le second à l'abdomen. Les impacts le projetèrent en arrière. Chancelant, il se rattrapa à la rambarde, un goût de sang dans la bouche, submergé par

la souffrance. Il perçut encore le rugissement d'un moteur, un long crissement de pneus martyrisés. Son agresseur prenait la fuite.

L'instinct de survie le poussa à rejoindre sa voiture. En s'accrochant au garde-corps, il entreprit de retraverser la passerelle. Une douleur atroce lui broyait le torse ; il sentait ses forces le quitter peu à peu. Il parvint néanmoins à se traîner jusqu'à l'autre bout. Mais alors qu'il s'apprêtait à descendre l'escalier, il fut secoué d'un spasme. Un jet de sang jaillit de sa bouche, un voile noir passa devant ses yeux. Il roula en bas des marches.

Chapitre premier

La nuit achève de s'étirer. Je somnole dans mon fauteuil, les pieds calés sur mon bureau. Dans la pièce voisine, mes trois compagnons d'infortune terminent mollement une partie de tarot. Je ne perçois plus que de vagues murmures, parfois le choc d'une canette de bière reposée sur la table par une main harassée.

Depuis quelques semaines, des informations font craindre la reprise des attentats. De ce fait, la brigade a reçu pour consigne d'avoir toujours une équipe prête à intervenir. En conséquence, les groupes se relaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cette nuit, c'est mon tour, je suis de permanence avec mes sbires.

Alors que j'en suis à envisager de me coucher par terre pour dormir plus confortablement, le téléphone se met à sonner impérieusement. Pendant quelques instants, je pense être victime d'une hallucination auditive. Puis, mon cerveau reprend les commandes et je décroche d'une main mal assurée avant de bredouiller un « allô ! » pâteux.

– Commissaire Glandur, du XVI^e arrondissement. Vous êtes le responsable de permanence de la BAT ?

– Inspecteur Castillon, oui, articulé-je avec difficultés. Mes respects, monsieur le commissaire.

– Je vous appelle à la demande du substitut Laire. On a une tentative d'homicide sur les bras et il pense que ça relève de votre domaine. Un diplomate allemand s'est pris trois balles dans la poitrine, il est dans le coma. On a retrouvé sur lui un tract émanant d'une organisation kurde.

– Ça s'est produit où ?

– Sur les quais rive droite, entre les ponts de l'Alma et

d'Iéna, au niveau de la passerelle Debilly.

– Je vois, on arrive.

*

Les nuits blanches rendent frileux. Les mains dans les poches de mon blouson, le col relevé, je grelotte sous les bourrasques. Mon royaume pour un café brûlant.

Glandur nous pilote sur les lieux du crime. C'est un flic grisâtre, qu'on dirait extrait d'un film en noir et blanc. La cinquantaine, il trimbale une bedaine proéminente sous un vieil imper avachi. Moustache et mégot de Gitane maïs, faudra le naturaliser et l'exposer au musée de la police après sa mort.

– Sa bagnole, grommelle-t-il, laconique, en s'arrêtant devant une grosse Opel. Il en est tout de suite descendu après l'avoir garée. Il s'est dirigé sans hésiter vers la passerelle.

– Il y avait des témoins ? questionné-je, étonné par ce luxe de détails.

– Oui. Deux amoureux qui se lutinaient dans une voiture.

– Ils sont toujours là ?

– Ben non. Ils étaient tout jeunes. La fille habite juste à côté. J'ai pris leur déposition et je les ai laissés rentrer chez eux.

– Du moment que vous avez leur adresse, maugréé-je. Et ensuite, que s'est-il produit ?

– Il a traversé. Comme il arrivait de l'autre côté, des coups de feu ont claqué, trois selon les mêmes. Il a réussi à revenir en arrière, mais il s'est écroulé avant d'avoir pu regagner le trottoir.

Je mate l'environnement. La voie rapide, un passage piéton souterrain, la passerelle et sa grande arche métallique. En aval, un bateau-restaurant. Sur la rive gauche, la tour Eiffel

se balance. Pour s'être arrêté là, il devait avoir rendez-vous.

– Vous dites qu'il a retraversé avant de s'effondrer. Son agresseur n'a donc pas cherché à l'achever ?

– Ben non. Il s'est trissé aussitôt après avoir tiré.

– Le gars est toujours vivant ?

– Ah ça, je ne sais pas ! Il était dans le coma quand il a été évacué. Je n'ai pas pu lui causer. Pensez, deux balles dans la poitrine et une dans le bide...

Je fouine dans l'Opel, sans conviction, les collègues m'ayant précédé. Les papiers de la bagnole sont posés sur le siège avant droit. Le coffre est vide. De toute façon, les spécialistes la désosseront.

– On va de l'autre côté ?

Glandur acquiesce. La passerelle est constituée de traverses de bois fixées sur des poutrelles métalliques. Je descends sur le quai opposé. Malgré la faiblesse de l'éclairage, je distingue parfaitement deux traces noires bien parallèles qui se poursuivent sur une dizaine de mètres. Le tireur était embusqué dans une bagnole qui a décarré en catastrophe.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

Je redresse la tête. Il est resté là-haut, ce feignant. Je le rejoins.

– Je suppose que vous avez fait relever les marques de pneu ? Je ne crois pas trop à ce genre d'indice, mais enfin...

Il en paume son mégot.

– Ah bon ? Parce que...

Il est soudainement marri, le Glanmou. Il n'était même pas descendu voir.

Je retraverse le fleuve en suivant des yeux les tâches pourpres qui ont imprégné le bois malgré la pluie. Plus on avance, plus elles sont nombreuses, jusqu'à l'endroit où le

gars s'est écroulé.

– Il doit être salement esquiné, maugréé-je. Vous avez le tract ?

– Oui, dans le fourgon. Venez.

Les objets trouvés sur le diplomate et dans sa voiture ont été regroupés. Glandur me montre un étui plastifié dans lequel est glissée une enveloppe brune, vierge de toute inscription.

– Mettez des gants, me conseille-t-il. C'est ce truc.

– Cette enveloppe, où l'avez-vous découverte ?

– Sur lui.

– Je m'en doute, mais où exactement ?

– Dans la poche intérieure de son veston.

– Il portait un pardessus, n'est-ce pas ? Et vu le temps, celui-ci devait être fermé.

Glandur hoche la tête affirmativement, dépassé par mes questions. J'extrais de l'enveloppe un feuillet dactylographié. C'est en allemand. Il me reste de vagues notions de cette langue au son étrange venu d'ailleurs. Le papier émane du Parti Révolutionnaire pour le Kurdistan Indépendant. C'est vasouillard et ça parle de l'oppression turque et des massacres irakiens. Je renifle un coup l'air humide. Je sens que je ne pêcherai plus rien ici. Autant rentrer au bercail et boire un grand café chaud.

*

Le dossier a été confié au juge antiterroriste Larosse. C'est une quinquagénaire sèche, cassante, méprisante et réac, une vraie purge. Vers 9 heures, je me retrouve dans son burlingue, accompagné de Lacluze, le patron de la brigade. Larosse nous salue à peine et me jette un coup d'œil dégoutté. Probablement n'apprécie-t-elle pas ma tenue froissée et mon visage

pas rasé.

– Faites votre rapport, inspecteur, lâche-t-elle dès que nous sommes assis.

Je fronce le nez, indisposé par l'odeur de son parfum qui sent vaguement l'antiseptique, mais pas que. Je lui résume succinctement ce que je sais de l'affaire avant de lui asséner ma conclusion.

– Je pense que nous faisons fausse route avec ce tract kurde. Cette histoire n'a rien à voir avec eux. C'est un crime crapuleux et pour moi, ça relève de la PJ.

– Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer cela ? grince Larosse.

– Simple. Le manifeste n'est pas un message de revendication. Il se trouvait déjà sur Holtzberger quand celui-ci est arrivé sur les lieux. L'agression elle-même n'est pas le fait de tueurs chevronnés. Le type n'est pas descendu de sa voiture, il a tiré de loin et il ne s'est même pas assuré de la mort de sa victime qui vivait toujours lorsqu'il a été admis à l'hôpital. Que je sache, les activistes kurdes sont des professionnels bien entraînés et impitoyables.

– Ils auront été dérangés, rétorque Larosse. Vos affirmations ne reposent sur rien. Je suis saisie du dossier, je vous charge de l'enquête. Nous allons en examiner les modalités pratiques mais avant tout, collez-vous ça dans le crâne : j'exige d'être informée très régulièrement et par écrit de son évolution et j'attends de vous un strict respect de la procédure.

Chapitre deux

Je suis reçu par un attaché d'ambassade qui ne fait pas teuton pour un sou tant il est brun et boulot. Il paraît sincèrement affecté par la mort de son collègue.

– Je ne comprends absolument pas. C'était un garçon sans histoire, ouvert, sympathique...

Il parle le français sans une once d'accent mais avec un débit un peu lent.

– Et puis je ne vois vraiment pas pourquoi des Kurdes l'auraient abattu, ajoute-t-il, le front soucieux.

– Kurdes ou pas, il est mort dans ce que l'on peut appeler une embuscade, non ?

– Certes !

Je me suis tuyauté avant de venir : Berthold Holtzberger était l'attaché culturel de l'ambassade et il n'aurait jamais eu de rapports avec les Services secrets allemands.

– Je sais qu'il était marié, reprends-je. Des enfants, peut-être ?

Hans Machin (je n'ai pas retenu son nom à rallonge) secoue négativement sa grosse tronche à lunettes.

– Pas d'enfant, non. Il avait épousé une Thaïe il y a deux ans à peine, alors qu'il était en poste là-bas.

– Pas d'ennuis d'argent, pas de maîtresse, il n'était pas homosexuel, ne se droguait pas ?

– Tout de même, monsieur l'inspecteur ! s'indigne-t-il. C'était un garçon sérieux, comme tous nos diplomates ! Non, je ne vois pas, à part une erreur, peut-être ?

Tu parles...

– Pardonnez-moi, j'essaye simplement de trouver une explication à ce drame. Auriez-vous la possibilité de me

communiquer l'emploi du temps de Monsieur Holtzberger pour la journée d'hier ?

Constatant qu'il se cabre de nouveau, je m'empresse de poursuivre.

– Comprenez-moi bien. Je cherche un détail qui me permettrait de démarrer l'enquête. C'est peut-être dans les dernières vingt-quatre heures de sa vie que je trouverai le déclic.

Il se détend.

– Vous avez raison. Venez, je vais vous présenter *Frau* Gertrud, sa secrétaire.

Nous grimpons un étage pour rejoindre les bureaux du défunt conseiller culturel. Gertrud... Un prénom pareil, j'imagine déjà la gravosse blondasse. Comme quoi les préjugés peuvent coûter cher, parce que *Frau* Gertrud n'a rien à voir avec la grosse Bertha bien qu'elle soit canon !

Blonde, ça oui. Mais grande, avec des jambes immenses et des seins comme des ogives. Elle est en mini-jupe très mini, avec des bottes qui lui remontent jusqu'aux genoux. En haut, un body jaune paille moulant souligne la magnificence de sa poitrine. Des yeux bleus en amande, tirant sur le violet, une bouche charnue, très rouge, quelle commotion ! Machin fait les présentations, mais je suis déconnecté, les mirettes aspirées par celles de *Frau* Gertrud, fasciné comme la souris par le serpent, chaviré par le désir comme la chaloupe par la mer en furie, tout ce que tu veux.

– Eh bien, je vais vous laisser ! marmonne *Herr* Machin d'un air pincé. Inspecteur, si vous avez encore besoin de moi, n'hésitez pas, vous savez où me trouver.

Il sort, m'abandonnant seul face à elle, cet inconscient.

– Allons nous installer dans le bureau de ce pauvre monsieur Holtzberger, propose-t-elle. Nous serons plus à l'aise.

Je la suis machinalement, les yeux fixés sur sa chute de reins ondulante. Je m'assieds dans le fauteuil qu'elle me désigne et elle se pose en face de moi, croisant élégamment les jambes. Vision fugace de la culotte arachnéenne. Elle attrape un agenda relié cuir noir sur la table de travail de son défunt patron et entreprend de m'énumérer ses rendez-vous de la veille qu'elle me commente au fur et à mesure. Sauf que je n'arrive pas à me concentrer sur ses propos. Mes yeux sont comme scotchés sur ses gambettes et Mister Pafowsky trépigne dans mon calcif. Quand je suis comme ça, je me demande si je ne suis pas malade ! Ça finit par l'agacer et elle a une réaction époustouflante. Elle écarte ses cuisses fabuleuses.

– C'est ça que vous voulez voir ? m'interroge-t-elle d'une voix méprisante.

La culotte est mignonne, mais sa vision ne me comble pas, tant s'en faut ! Elle le réalise. Alors elle tire sur le timbre-poste qui recouvre sa cressonnière. Miam ! Exactement comme je l'imaginai, blond pâle, impeccablement entretenu, des lèvres roses ourlées.

– Satisfait ? On va pouvoir travailler sérieusement, à présent ?

Elle garde la pose, attendant ma réponse. Je disjoncte. Un élan irrépressible me pousse à m'agenouiller entre ses cuisses ouvertes. D'un geste fulgurant, je tire sur la culotte qui déclare forfait. Sans transition aucune, ma langue entre en action. Je me goinfre, bestial. Le repas du fauve, l'appétit d'un faune, la soif d'aujourd'hui, et que ça pétille ! Ce qui me sauve, c'est l'effet de surprise. Le temps qu'elle réalise, elle est déjà à moitié pâmée. Trop tard pour réagir, l'affaire est trop engagée, elle veut connaître la suite, écarte ses compas

autant qu'elle le peut, me dope de la voix, me conseille, m'ordonne, trémousse du fion, gémit, halète, crie, tremble, vibre, décolle et monte au septième ciel. Fou de désir, je m'apprête à l'assaillir à même le sol lorsque la porte s'ouvre à la volée.

– Gertrud ! s'inquiète en allemand un organe féminin. Que se passe-t-il ?

Je me tourne vers l'arrivante, une petite brunette à lunette. Je m'avance vers elle, un sourire chiraquien aux lèvres.

– La douleur, expliqué-je. Manifestement, elle adorait son patron. Elle a piqué une crise de nerfs, mais je crois que c'est terminé. Laissez-nous, j'ai encore à lui parler.

Je dois avoir l'air très sauvage, car elle recule, affolée. Dès qu'elle est sortie, je ferme la porte et je retourne vers Gertrud. Malheureusement, le charme est rompu. Elle s'est rassise et regrette déjà de s'être abandonnée. Inutile d'insister. J'entreprends donc de l'interroger sur son patron. Bonhomme insignifiant, semble-t-il, consciencieux et bosseur. Pas très heureux en amour, ayant épousé une femme volage, mais prenant cet état de fait avec résignation.

– Je pense à une chose, s'exclame soudain la faramineuse. Hier, un homme a tenté de joindre monsieur Holtzberger à plusieurs reprises, sans succès. En désespoir de cause, il m'a demandé de lui rappeler leur rendez-vous pour le soir même, à vingt-deux heures.

Je la mate, vaguement indécis.

– Vous en a-t-il précisé l'endroit ?

– Non, mais lorsque j'en ai parlé à monsieur Holtzberger, il a murmuré : « Ah oui, au pub Élyséen ! »

– Vous n'avez aucune idée concernant la personne avec laquelle il avait ce rendez-vous ?

– Hélas non. Je suis certaine de ne jamais avoir entendu

cette voix auparavant.

Est-ce une piste ? En tout cas, c'est le seul os que j'aie à ronger pour le moment. Je quitte mon siège, un rien nostalgique.

– Eh bien mademoiselle, il me reste à vous remercier pour votre... chaleureux accueil. J'espère que nous pourrons nous revoir pour terminer ce que nous avons commencé !

Elle s'est levée elle aussi. Elle me regarde droit dans les yeux, provocante en diable.

– J'y tiens autant que vous, inspecteur. Je finis à 18 heures, si vous pouvez passer me chercher, vous connaissez mon numéro de téléphone.

*

Holtzberger habitait à Suresnes, dans un immeuble moderne bâti en front de Seine, avec vue imprenable sur le bois de Boulogne. J'ai appelé sa jeune veuve pour lui demander de me recevoir. Mais j'ai peu de temps, car je dois aller à Roissy chercher deux collègues allemands qu'on me balance dans les pattes. L'accès est contrôlé par un interphone. Je sonne chez Holtzberger, une fois, deux fois, trois fois sans succès. Problème. S'est-elle carapatée ? J'essaye d'autres touches. Enfin, quelqu'un se manifeste. Voix féminine.

– Police, madame. Inspecteur Castillon. Je dois voir l'une de vos voisines qui ne répond pas. Pourriez-vous m'ouvrir ?

Il me faut parlementer un long moment pour qu'elle se décide à venir vérifier ma qualité de poulet. C'est une quadragénaire brune un peu replète, elle est encore en robe de chambre. Je colle ma carte contre le vitrage de la porte. Rassurée, elle débloque la lourde.

– Merci, madame. Holtzberger, c'est quel étage ?

– Troisième gauche. Mais que se passe-t-il ?

Sans lui répondre, je m'engouffre dans l'ascenseur.

– Vous remontez ?

Dépassée, elle me rejoint. J'appuie sur le trois. Pendant que nous grimpons, j'entends une porte claquer puis une cavalcade dans l'escalier. Soudain, j'ai comme un sale pressentiment. Arrêt au troisième.

– La porte de droite, murmure la brune, qui sent ma tension.

Je sonne, un coup long, trois coups courts. Pas de réponse. Je mate la serrure. Si les verrous de sécurité ne sont pas fermés, aucun problème. Je sors l'ustensile nécessaire de ma fouille et je farfouille. Trois secondes plus tard, je pénètre dans l'appartement du diplomate. Saccagé ! Il semble avoir été dévasté par un typhon ! Les meubles sont renversés, leur contenu a été répandu sur le sol, les canapés et les fauteuils sont éventrés. Je parcours les pièces au pas de charge. Dans la salle de bain, je bute sur une femme nue, la gorge tranchée. Le carrelage et les murs sont couverts de sang. Je touche une de ses mains, qui est encore chaude. L'assassin m'a filé entre les pattes. Soudain, j'entends un glissement derrière moi. Je volte. Ce n'est que la brune qui, poussée par la curiosité, tente une incursion dans l'appartement. Inutile de la traumatiser.

– Soyez gentille, madame. Rentrez chez vous. Il faut que j'appelle mes collègues.

– Mais... que s'est-il passé ? Un cambriolage ?

– Ça m'en a tout l'air. À quel étage êtes-vous ? J'aurai quelques questions à vous poser.

– Quatrième droite, balbutie-t-elle, dépassée par les événements.

D'un coup de talon, je referme la porte derrière elle. J'enfile des gants pour attraper le téléphone et j'appelle la boîte.